

### (35) Les pages volantes de Thierry Mortamaï, partie 3

*Bonjour, c'est Tonton Pagou.*

*Ça serait bien de faire un interview avec Albert CAMUS, avec William SHAKESPEARE, avec Jean de La FONTAINE ou avec Anaïs NIN, tous ces auteurs et autrice, nous parleraient comme je vous parle, comme Jean GIONO, avec son homme qui plantait des arbres, car telle elle est la merveille de la littérature, à travers les siècles et les espaces : avoir le pouvoir de changer de contexte avec un auteur, une autrice, de changer d'état d'esprit, de changer d'espoir, de changer de regret, de changer de personnage, de changer d'environnement. Quelle détente ! Quelle liberté ! Tous ces écrivains nous parlent d'eux, nous parle aussi du monde qui les entoure, et puis de nous, et du coup, on se sens moins seuls.*

*Avec Jean GIONO, c'est une plongée dans la nature, dans celle de l'homme, certes. Mais aussi dans celle du monde, la nature réelle ; celle des arbres et de la mer. Une plongée dans la nature qui change un peu de sens avec le réchauffement climatique. La nature aujourd'hui, qui était comme un rêve autrefois, est devenue une nature polluée. Quant à la mer, celle dans laquelle on aurait envie de se baigner et de se régénérer, on en voit les images avec des bouts de plastique, des détritüs. Quant à la Mer Méditerranée qui a vu tant et tant d'échanges parmi les peuples qui la bordent, on la voit aujourd'hui pleine d'embarcations, pleine de réfugiés et de noyés. Mais je m'égare... Revenons à Jean GIONO, et à son paysan inculte et généreux. Écoutez-le, c'est la conclusion de cette nouvelle dite par l'excellent comédien Thierry MORTAMAIS.*

#### **VOIX D'ELLA**

**Après la première guerre mondiale, le narrateur retourne dans le sud des Alpes, à la recherche d'Elzéard Bouffier, celui-ci continue son robossement qui ramène peu à peu l'eau dans le ruisseau desséché et la vie dans les villages désertés. Cette forêt miraculeuse attire bientôt l'attention des pouvoirs publics qui cherche à en comprendre l'origine. Le narrateur met un ami capitaine forestier dans la confiance, et celui-ci s'assure de la sauvegarde de cette forêt contre d'éventuelles bûcherons.**

#### **LECTURE DE THIERRY MORTAMAIS**

J'ai vu Elzéard Bouffier pour la dernière fois en juin 1945. Il avait alors quatre-vingt-sept ans. J'avais donc repris la route du désert, mais maintenant, malgré le délabrement dans lequel la guerre avait laissé le pays, il y avait un car qui faisait le service entre la vallée de la Durance et la montagne. Je mis sur le compte de ce moyen de transport relativement rapide le fait que je ne reconnaissais plus les lieux de mes premières promenades. Il me semblait aussi que l'itinéraire me faisait passer par des endroits nouveaux. J'eus besoin d'un nom de village pour conclure que j'étais bien cependant dans cette région jadis en ruine et désolée. Le car medébarqua à Vergons. En 1913, ce hameau de dix à douze maisons avait trois habitants. Ils étaient sauvages, détestaient, vivaient de chasse au piège : à peu près dans l'état physique et moral des hommes de la Préhistoire. Les orties dévoraient autour d'eux les maisons abandonnées. Leur condition était sans espoir. Il ne s'agissait pour eux que d'attendre la mort : situation qui ne prédispose guère aux vertus.

Tout était changé. L'air lui-même. Au lieu des bourrasques sèches et brutales qui m'accueillaient jadis, soufflait une brise souple chargée d'odeurs. Un bruit semblable à celui de l'eau venait d'hauteurs : c'était celui du vent dans les forêts. Enfin, chose plus étonnante, j'entendis le vrai bruit de l'eau coulant dans un bassin. Je vis qu'on avait fait une fontaine,

qu'elle était abondante et, ce qui me toucha le plus, on avait planté près d'elle un tilleul qui pouvait déjà avoir dans les quatre ans, déjà gras, symbole incontestable d'une résurrection.

Par ailleurs, Vergons portait les traces d'un travail pour l'entreprise duquel l'espoir était nécessaire. L'espoir était donc revenu. On avait déblayé les ruines, abattu les pans de murs délabrés et reconstruit cinq maisons. Le hameau comptait désormais vingt-huit habitants dont quatre jeunes ménages. Les maisons neuves, crépies de frais, étaient entourées de jardins potagers où poussaient, mélangés mais alignés, les légumes et les fleurs, les choux et les rosiers, les poireaux et les gueules-de-loup, les céleris et les anémones. C'était désormais un endroit où l'on avait envie d'habiter.

À partir de là, je fis mon chemin à pied. La guerre dont nous sortions à peine n'avait pas permis l'épanouissement complet de la vie, mais Lazare était hors du tombeau. Sur les flans abaissés de la montagne, je voyais de petits champs d'orge et de seigle en herbe ; au fond des étroites vallées, quelques prairies verdissaient.

Il n'a fallu que les huit ans qui nous séparent de cette époque pour que tout le pays respandisse de santé et d'aisance. Sur l'emplacement des ruines que j'avais vues en 1913, s'élèvent maintenant des fermes propres, bien crépies, qui dénotent une vie heureuse et confortable. Les vieilles sources, alimentées par les pluies et les neiges que retiennent les forêts, se sont remises à couler. On en a canalisé les eaux. À côté de chaque ferme, dans des bosquets d'érables, les bassins des fontaines débordent sur des tapis de menthes fraîches. Les villages se sont reconstruits peu à peu. Une population venue des plaines où la terre se vend cher s'est fixée dans le pays, y apportant de la jeunesse, du mouvement, de l'esprit d'aventure. On rencontre dans les chemins des hommes et des femmes bien nourris, des garçons et des filles qui savent rire et ont repris goût aux fêtes campagnardes. Si on compte l'ancienne population, méconnaissable depuis qu'elle vit avec douceur et les nouveaux venus, plus de dix mille personnes doivent leur bonheur à Elzéard Bouffier.

Quand je réfléchis qu'un homme seul, réduit à ses simples ressources physiques et morales, a suffi pour faire surgir du désert ce pays de Chanaan, je trouve que, malgré tout, la condition humaine est admirable. Mais, quand je fais le compte de tout ce qu'il a fallu de constance dans la grandeur d'âme et d'acharnement dans la générosité pour obtenir ce résultat, je suis pris d'un immense respect pour ce vieux paysan sans culture qui a su mener à bien cette œuvre digne de Dieu.

Elzéard Bouffier est mort paisiblement en 1947 à l'hospice de Banon.

## VOIX D'ELLA

**Lecture de THIERRY MORTAMAI, L'homme qui plantait des arbres de Jean Giono, est disponible aux éditions Gallimard.**

\*\*\*

*Constance dans la grandeur d'âme, acharnement dans la générosité. Un paysan sans culture, qui avait ignoré deux guerres, c'est la petite leçon qui nous propose Jean GIONO.  
À demain, tontonpagou@gmail.com.*